

LE KRONPRINZ A-T-IL ÉTÉ FUSILLÉ ?

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2.916. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafitte, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le <b>MERCREDI</b> <b>13</b> NOVEMBRE 1918	aura vécu <b>16.538</b> JOURS EXACTEMENT	et dont <b>RAYMOND</b> est le prénom habituel
--	---	--

recevra, à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

## NOTRE ALSACE-LORRAINE

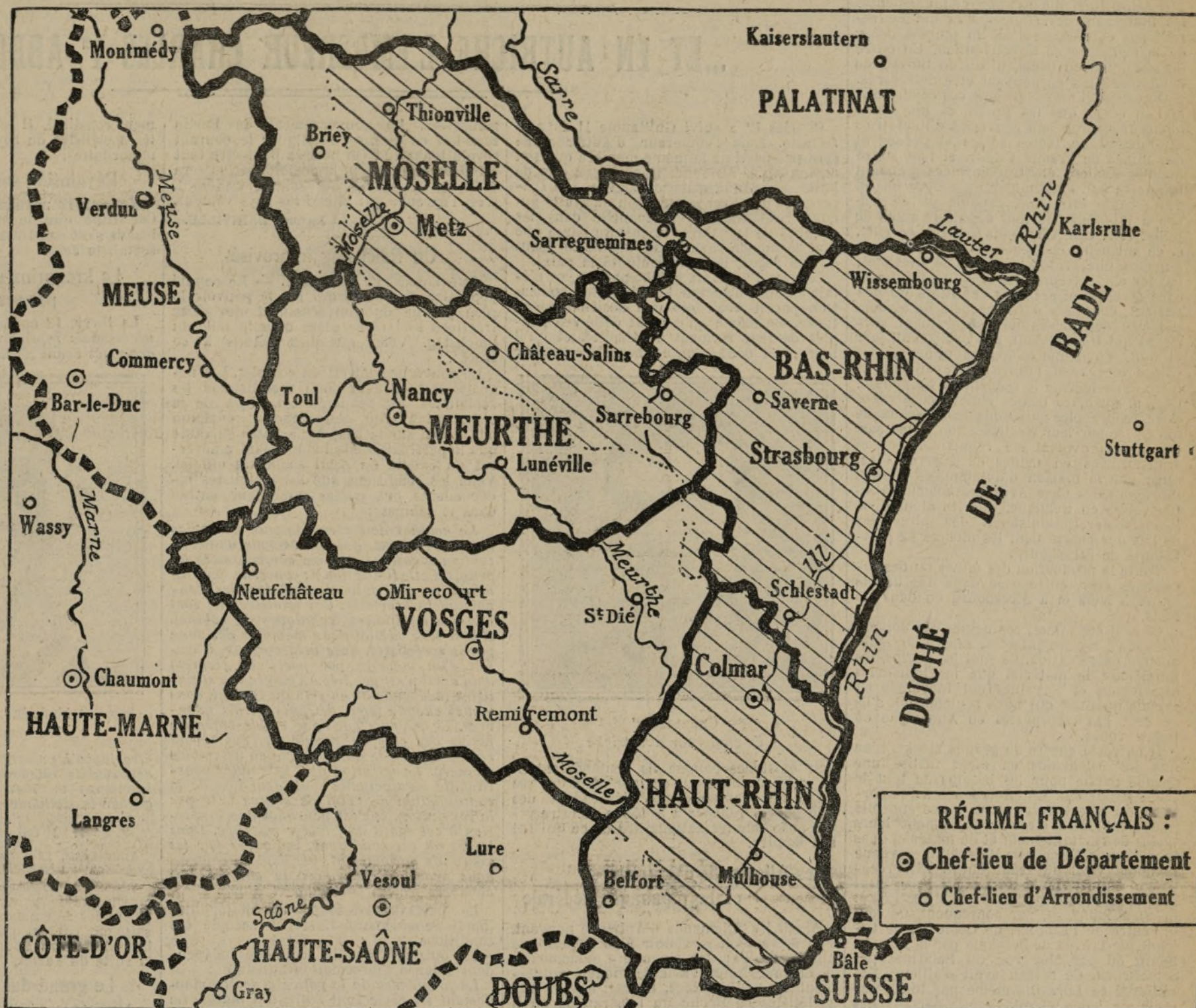
Les territoires français qui constituèrent les pays annexés par l'empire allemand sous la dénomination d'Alsace-Lorraine comp-  
taient avant la guerre  
de 1870-1871 :

**1.600.000**  
habitants environ.

Aujourd'hui qu'ils  
font retour à la mère  
patrie ils en comptent :

**1.874.014**

d'après les chiffres du  
dernier recensement.



L'ALSACE-LORRAINE TELLE QU'ELLE ÉTAIT AVANT 1870 ET TELLE QU'ELLE NOUS REVIENT



L'ALSACE-LORRAINE TELLE QUE L'AVAIT FAITE LA DOMINATION ALLEMANDE

L'Alsace - Lorraine  
avait été formée, pour  
tout ou partie, de cinq  
de nos départements :

**LE BAS-RHIN**  
**LE HAUT-RHIN**

moins les cantons de Belfort,  
Delle, Fontaine et Giro-  
magny, qui constituaient  
le territoire de Belfort.

**LA MOSELLE**

sauf l'arrondissement de Briey.

**LA MEURTHE**

dont deux arrondissements  
furent incorporés : Château-  
Salins et Sarrebourg.

**LES VOSGES**

dont deux cantons devinrent  
"terres d'Empire" : ceux de  
Saales et de Schirmeck.



## TOUTE DESTRUCTION EST INTERDITE A NOS ENNEMIS EN ALSACE-LORRAINE

C'est une clause formelle de la convention signée par les plénipotentiaires et qui peut nous valoir de très grands avantages.

L'armistice signé avec l'Allemagne contient une clause qui interdit entre autres à nos ennemis toute destruction en Alsace-Lorraine. Les installations militaires de toutes sortes doivent être livrées intactes aux Alliés ainsi que les approvisionnements, les munitions, les équipements qui ne seront pas enlevés dans les 15 jours à dater de la signature de la convention. En outre aucune mine ou usine, ni aucun moyen de communication ne peuvent être détruits.

On conçoit l'importance de ces conditions, si l'on songe que les provinces que nous allons récupérer sont couvertes d'industries et d'usines de toutes sortes et possèdent des mines de grande valeur, si l'on songe qu'elles avaient été transformées pendant la guerre par l'état-major du kaiser en un vaste camp retranché, capable de se suffire à lui-même, surtout depuis le mois de juillet 1918. Les Allemands avaient, en effet, à ce moment, envoyé dans les territoires annexés une grande quantité de matériel; ils avaient entrepris des travaux militaires considérables et créé des chantiers un peu partout, chantiers dans lesquels ils avaient enfermé des prisonniers sévèrement gardés et qui travaillaient, par roulement, jour et nuit. En même temps les mines et les usines recevaient l'ordre de fonctionner à force et de fournir le rendement maximum. Car, si quelques usines étaient conservées pour rendre plus puissants les réseaux de fils de fer par leur électrification, la plupart des autres avaient été réquisitionnées et transformées en usines de guerre. C'est ainsi que la maison d'automobiles Mathis fabriquait des obus avec des machines-outils volées en Belgique, que les ateliers de Koenigshofer produisaient des projectiles de 150, que chargeaient les ateliers de pyrotechnie de Strasbourg.

Toute la production des mines ou des industries était entreposée dans des dépôts situés à Metz et à Strasbourg ou dans les forêts.

Ce sont ces mines, ces usines qui doivent nous être livrées intactes, sans avoir subi aucune dépréciation. Ce sont les engins, les munitions, le matériel que les industries alsaciennes et lorraines ont fabriqués en grande quantité qui nous reviendront, s'ils ne sont pas transportés en Allemagne en temps voulu.

Il en reste encore de grands stocks, bien que les Allemands en aient utilisé une grande partie pour les besoins de tout le front occidental. En effet, grâce à l'importance du réseau ferré lorrain, nos ennemis pouvaient faire circuler facilement leurs trains de ravitaillement et de matériel dans tous les sens. La gare de Metz était devenue le nœud vital du front ouest. Elle recevait et distribuait les convois qui passaient sans arrêt venant de toutes les directions : de Strasbourg, et, par conséquent, de tout le centre de l'Empire, de Coblenz, de Cologne, de Trèves, de Belgique par le Luxembourg ou par Mézières, du Palatinat par Sarrebruck. Ce réseau avait d'ailleurs été renforcé en Lorraine même par toute une série de voies étroites, qui, partant des grandes lignes, se ramifiaient de tous côtés. L'une de ces voies, la plus importante peut-être, prenait naissance près de la ligne Dieuze-Bernsdorff, à 500 mètres au nord de Dieuze. Là se trouvait un centre de transbordement important, un gros dépôt de matériel et des voies de garage multiples.

L'armée allemande a l'ordre de ne faire subir, avant son départ, aucune détérioration à ces voies ferrées que nous ne tarderons plus guère maintenant à exploiter ou à faire exploiter sous notre contrôle.

Si l'Alsace-Lorraine était encore hier un vaste arsenal entre les mains des Allemands, elle constituait aussi une contrée à travers laquelle on ne circulait qu'en montrant palte blanche. En particulier toute la zone située au sud et à l'ouest de la ligne fluviale passant par le nord de Metz, la ligne de chemin de fer de Carling, celle de Drulingen-Phalsbourg, Lutzelbourg, Stambach, Baerenbach et Marmoutiers, était interdite. Il était défendu de franchir cette ligne de démarcation dans un sens ou dans l'autre sans autorisation, la plupart du temps refusée. La zone réservée avait été en outre en partie évacuée. Les archives de la mairie de Sarrebourg avaient été envoyées en d'autres lieux. Des habitants avaient été contraints de quitter leurs foyers. Grâce à l'armistice, qui rend obligatoire le rapatriement des personnes ennuies en otages, emprisonnées ou transportées en Allemagne, l'Alsace-Lorraine va pouvoir reprendre une existence moins tragique aussitôt qu'elle sera débarrassée de ses bourreaux, et connaître à nouveau les libertés qu'elle avait perdues depuis 1870.

### Les Alliés à Constantinople

(OFFICIEL). — Le torpilleur français *Mangini*, ayant à son bord le général de brigade de Dunoust, et le torpilleur britannique *Shark*, avec un général britannique, sont entrés, le 10 novembre, dans les Dardanelles pour aller mouiller ensemble devant Constantinople, où les rejoindront incessamment les escadres alliées.

### La Roumanie adresse un ultimatum à Berlin

JASSY, 12 novembre. — L'ultimatum suivant a été transmis par le gouvernement roumain, samedi, à 21 heures, au feld-marchal Muckensen :

« Pour empêcher que la Roumanie ne soit encore transformée en un champ de bataille, il est de toute nécessité que les troupes allemandes, dans un délai de 24 heures, quittent le territoire roumain. Passé ce délai, les troupes allemandes doivent déposer les armes et s'abstenir de toutes destructions et de violences dont le gouvernement allemand sera rendu responsable.

BALE, 12 novembre. — La *Gazette de Francfort* apprend de source bien informée de Budapest que le nouveau gouvernement roumain a déclaré la guerre à l'Allemagne.

# LA RÉVOLUTION EN ALLEMAGNE

Un Directoire, composé des deux fractions du parti socialiste, s'efforce de maintenir l'ordre.

LE DRAPEAU ROUGE  
FLOTTE SUR BERLIN

LE KRONPRINZ  
SERA ASSASSINÉ

HINDENBURG OFFRE  
L'APPUI DES TROUPES

...ET EN AUTRICHE L'EMPEREUR CHARLES I<sup>er</sup> ABDIQUE

Charles I<sup>er</sup> a suivi Guillaume II dans la retraite. Mais l'empereur d'Autriche ne sera pas parti de la même manière que son ancien allié. Au fond, il n'y avait pas de haine contre lui, d'abord parce que le successeur de François-Joseph n'avait aucune responsabilité personnelle dans les origines de la guerre, et ensuite parce que tout le monde savait que, depuis le début de son règne, il avait souhaité la paix.

Charles I<sup>er</sup> restait à Schoenbrunn, et n'était entouré d'aucune hostilité. Son abdication paraît avoir été une décision spontanée. De même qu'il avait délié ses peuples de leur serment de fidélité, et qu'il leur avait donné toute liberté d'organiser

ganisation. Le gouvernement de Berlin sera-t-il en mesure d'endiguer le courant révolutionnaire ? On ne sera peut-être tout à fait fixé que quand la démobilisation sera faite, et au retour des soldats du front. C'est l'épreuve qui attend les pays vaincus.

Jacques BAINVILLE.

### Un Reichstag improvisé

AMSTERDAM, 12 novembre. — Le comité populaire de Berlin, qui est le pouvoir le plus proche du gouvernement des deux fractions socialistes, siège dans la salle du Reichstag. Voici quelques détails à ce sujet :

Le gouvernement est au complet. Les négociations entre le parti socialiste et les socialistes indépendants au sujet de la constitution d'un gouvernement commun ont abouti sur la base de la lettre suivante que le parti socialiste indépendant a adressée au comité du parti socialiste officiel. Voici les conditions que les socialistes indépendants ont posées pour leur entrée dans le cabinet :

Le cabinet doit être composé de socialistes seulement, qui seront tous d'une situation identique, comme commissaires du peuple. Cette limitation ne concerne pas les ministres qui doivent posséder des connaissances spéciales. Ces ministres ne sont que des auxiliaires techniques du cabinet. Il leur sera adjoint deux membres des deux partis socialistes, avec droits égaux, à raison d'un membre par parti. La fixation d'un délai n'est pas liée à l'entrée des socialistes indépendants au sein du cabinet, dans lequel chaque parti déléguera trois membres. Le pouvoir politique réside entre les mains des comités populaires, qui seront réunis aussi vite que possible en assemblée plénière. La question de l'Assemblée constituante sera actuelle seulement lors de la consolidation de l'état de choses créé par la révolution, et c'est pourquoi une discussion à cet égard doit rester réservée. Dans le cas où ces conditions, indiquées par les vœux du prolétariat, seraient acceptées, nous avons délégué dans le cabinet nos membres Haase, Dittmann et Barth.

Le parti social-démocrate majoritaire (parti Scheidemann-Ebert) a accepté ces conditions.

En outre, le comité socialiste indépendant a lancé l'information suivante :

La présidence de la police et le commandement suprême sont entre nos mains. La libération de notre camarade Demming est imminente.

Charles Liebknecht a hissé le drapeau rouge sur le château ; le drapeau rouge flotte aussi sur la porte de Brandebourg. Une grande joie règne parmi la population.

La présidence de la police de Berlin est dirigée par le socialiste indépendant Eichhorn, qui a également sous ses ordres tout le service de sûreté du Grand-Berlin. Le député Hirsch, de la majorité socialiste, est directeur de police.

### Le général Scheuch assurera la démobilisation

BALE, 12 novembre. — On mande de Berlin à la date du 11 novembre :

(OFFICIEL). — Le ministre de la Guerre, général Scheuch, continuant son concours au nouveau gouvernement, reste à son poste pour assurer le ravitaillement et la démobilisation de l'armée.

La République proclamée en Saxe

ZURICH, 12 novembre. — Les événements se précipitent en Allemagne. Dans la matinée de samedi, les organisations socialistes de Leipzig avaient organisé un meeting monstre. Un cortège énorme, composé de plus de 100.000 personnes, a parcouru les principales rues de la ville, au cri de : « Vive la République saxonne ! » et s'est dirigé vers le palais royal, en réclamant l'abdication du roi.

Dans l'après-midi, le gouvernement a fait savoir qu'il avait remis sa démission entre les mains du roi, et l'on ne tardait pas à apprendre peu après que ce dernier avait abdiqué.

La révolution s'est accomplie en Saxe d'une manière absolument pacifique. Un gouvernement provisoire a été immédiatement

ment constitué. Il comprend tous les députés socialistes du royaume, majoritaires et minoritaires.

### Révolution socialiste en Bade

ZURICH, 12 novembre. — On apprend de Carlsruhe que le nouveau gouvernement badois s'est constitué sous la présidence du socialiste Jeiss.

### Le kronprinz aurait été fusillé par ses troupes

LA HAYE, 12 novembre. — Les journaux néerlandais reproduisent, d'après des télégrammes venus d'Allemagne et qui n'ont pu



FRÉDÉRIC-GUILLAUME  
ex-kronprinz d'Allemagne

être jusqu'à présent contrôlés, le bruit que des soldats allemands auraient arrêté le kronprinz au moment où il essayait de gagner la Hollande et l'aurait fusillé.

### Il n'est pas à Eysden

AMSTERDAM, 12 novembre. — On mande de Maastricht au *Handelsblad* :

Aucune confirmation n'est parvenue jusqu'ici que le prince héritier se trouve parmi les Allemands arrivés à Eysden. On sait, par contre, que le prince Joachim et le général von Falkenhayn font partie de la suite du kaiser.

### Le grand-duc de Hesse arrêté

AMSTERDAM, 12 novembre. — On mande de Darmstadt aux *Dusseldorfer Nachrichten* que le grand-duc de Hesse a été arrêté.

### La Hollande donnera-t-elle l'hospitalité à Guillaume II ?

LA HAYE, 12 novembre. — (OFFICIEL). — Une communication ayant été reçue, suivant laquelle l'empereur allemand, après avoir renoncé au trône, s'était rendu dimanche en territoire hollandais, le commandant de la reine a été chargé de consulter à ce sujet le jonkheer Doude van Troostwyck, chef du cabinet des Affaires étrangères, et le docteur Kan, secrétaire général en service, qui se sont rendus à Maastricht, afin de prendre un arrangement provisoire relatif au séjour de l'empereur en attendant de nouvelles dispositions définitives.

### Le kaiser est arrivé à Arnheim

BALE, 12 novembre. — On mande de Berlin, le 10 novembre :

« L'empereur est arrivé ce matin à Arnheim. Il loge chez le baron Bentink. »

### La kaiserin sous la garde des révolutionnaires

BALE, 12 novembre. — Le nouveau palais de Potsdam a été pris par les révolutionnaires. Sous leur garde, l'impératrice, qui est gravement malade, la kronprinzessin et ses enfants y sont en sécurité.

### Le prince Henri de Prusse blessé

COPENHAGUE, 12 novembre. — Le correspondant du *Berlingske Tidende* télégraphie de la frontière que, lorsque le prince Henri fuyait de Kiel en automobile avec sa femme, ils furent blessés par les mutins qui tirèrent sur leur voiture.

## LE MARDI, CETTE SEMAINE, DU FAIT DE L'ARMISTICE, EST DEVENU LE DIMANCHE

La journée ayant été décrétée fériée, tout Paris est descendu dans la rue, et, par un temps radieux, a fêté la victoire.

La fête de l'armistice a continué. L'enthousiasme n'a pas décliné, bien au contraire.

Cueillons au fil de l'heure les mille nuances anecdotiques qui sont comme les facettes de cette seconde journée historique.

A huit heures, dans la buée, les petits gagnent l'école. O bonheur ! à la porte, une pancarte pend : « Congé ! » Alors, sans se donner le mot, tous font le même geste : ils portent à leurs lèvres mutines la conquête de leurs mains, transformée en trompette. Ils claironnent : « Tara-tara-tara-tara ! » l'air de la berloque. Point de classe ! Pour eux, les gothas... l'ennemi, maintenant, c'est le maître d'école, et le péril est passé.

La même agréable surprise attendait les midinettes au seuil de l'atelier. En un instant, les habits de travail ont fait place aux habits des dimanches. Des cortèges joyeux se sont formés. Des drapeaux se sont épanoués. Des clairons, des tambours, des miriflons sonnent des fanfares de victoire. Tout Paris est dans la rue, et la banlieue est dans Paris. Jamais, au cours des âges, la vieille et belle capitale n'a offert un spectacle aussi grandiose. Comme la veille, du marmot à l'homme fait, tout le monde arbore en cocardes, en rubans, les couleurs radieuses. Et, comme la veille aussi, un soleil exceptionnel met au ciel et sur les monuments ses plus lumineuses fossettes d'argent.

A midi, les cloches tressaillent d'allégresse. Le bourdon de Notre-Dame secoue sur la capitale les douze mille kilos de sa jupe de bronze. Les canons tonnent aux Buttes-Chaumont et au parc Montsouris.

Dans ce chœur de plusieurs millions d'hommes, dans cette Babel de l'Entente, où se coudoient les citoyens des deux mondes, pas une fausse note, pas un cri discordant. La cordialité rend frères pour un moment les gens les plus étrangers. On trinque, on se félicite, on s'embrasse... Il n'y a plus de castes, de classes, de partis... Il y a des vainqueurs !

Toutefois, dans cette nouvelle fête de la fraternité, une part de choix est réservée aux soldats. Ils sont acclamés et souvent même portés en triomphe. Juchés sur des camions, les Américains tirent des coups de revolver, mais à blanc, à la mode de leur pays. Devant l'Opéra, des soldats alliés, grimpés sur les statues allégoriques, entonnent des chants patriotiques que la foule répète. Comme de juste les statues de Lille et de Strasbourg sont très visitées et très fleuries. Il n'est aucun Parisien qui ne veuille avoir accompli ce pieux pèlerinage.

A la nuit, l'enthousiasme redouble encore. Des cortèges, porteurs de pancartes et de lanternes vénitaines, défilent sur les grands boulevards illuminés. Certes, Paris était beau avant la guerre ! Mais il y a, aujourd'hui, dans la physionomie de la capitale quelque chose de surhumain, inconnu jusqu'ici.

### CHEZ LES ALSACIENS-LORRAINS

J'ai rencontré, hier, un certain nombre d'Alsaciens et de Lorrains réunis à la même table pour fêter la victoire de la France, qui, magnifiquement, vient de briser leur joug.

Dire leur émotion, il n'y faut pas songer. Celle-ci, d'ailleurs, s'exprime simplement, sans grandes phrases, sans vains mots.

Ce que nous voulons maintenant, nous dit l'un d'eux, c'est nous donner rendez-vous pour célébrer la Noël à Strasbourg. Plusieurs d'entre nous ont fait 70. Ils ont donné leur fils à la Patrie qui n'a pas cessé d'être la leur. Depuis quarante-sept ans, ils attendaient patiemment, non sans tristesse, ils ne désespéraient pas de la justice, mais ils se résignaient difficilement à proclamer leur foi dans la revanche uniquement dans des fêtes, dans des réunions, des banquets. Ils se sentaient vieillir. Ah ! que nous voici rajeunis tous, et fiers d'être libres enfin !

Entre-t-il dans vos projets de vous réinstaller dans le pays que vous avez quitté ?

Où, pour la plupart d'entre nous, pour les jeunes, pour ceux qui ont une situation à se créer, un foyer à fonder. Tous les éléments alsaciens-lorrains qui sont restés purement français se doivent et doivent au pays de retourner là-bas. Nous savons que cela n'ira pas tout seul ; il y aura des difficultés pendant une période de transition qui pourra être assez longue, mais chacun y mettra le meilleur de son énergie et de sa bonne volonté. — R. V.

### Le 11 novembre "Jour National"

M. Philippe Delarochette-Vernet, député de la Loire-Inférieure, a déposé hier une proposition de loi ayant pour objet de déclarer « Jour National » le 11 novembre, date du dernier jour de la guerre qui a libéré l'humanité.

### L'EMPRUNT DE LA LIBÉRATION

Souscription à bord du sous-marin

Tous ceux qui souscriront à l'emprunt à bord du *Montgolfier* recevront la reproduction d'une aquarelle représentant le sous-marin en croisière.

Ce souvenir du jour où ils auront, par leur versement, contribué à la libération de la Patrie leur rappellera aussi que nos marins, par un immense et obscur labeur, ont assuré, malgré tous les efforts de l'ennemi, l'heureuse arrivée en France des convois qui, en nous apportant les vivres, les munitions, le matériel de guerre et les soldats, ont préparé la victoire finale.

COMPTABILITÉ Exécution  
410, Rue de Rivoli à PARIS, Téléph. Gutenb. 44-65



# LES CONTES D'EXCELSIOR EN TRAMWAY

PAR  
ANDRÉ REUZE

Plusieurs fois par semaine, je vous rencontrais. Aux heures où les riches parisiennes se vident dans un grand bourdonnement, vous veniez vous asseoir devant moi, en tramway. Vos dix-sept printemps n'en formaient qu'un seul, éblouissant, dans vos yeux et sur vos lèvres innocentes. Grands dieux, il y a six ans de cela !

Une amie vous accompagnait. Comme vous saviez bien qu'elle était laide !...

De votre conversation broyée par les cahots de la lourde voiture, me parvenaient des bribes de phrases où il était question de tissus, de modèles, de débits, d'escomptes, tout cela coupé de réflexions drôles sur le manteau d'une passante, la démarche d'un monsieur. Votre amie riait moins que vous, à cause de ses dents.

Je vous regardais tout naturellement, comme on admire une fleur ou un objet d'art, tout naturellement et sans indiscret : vous n'étiez qu'une petite fille.

J'aurais pu dessiner de mémoire vos deux chapeaux, celui des jours de pluie et celui du beau temps, le noir qui vous vieillissait, le bleu qui coiffait de façon exquise des cheveux châtains clair toujours un peu fous. Vos yeux de physionomie m'étaient familiers comme le geste décidé de votre main déviant une explication. Et je savais aussi qu'une grande hilarité escamotait pour un moment le grain de beauté posé comme une mouche au coin de votre bouche rose.

Vous rencontrais un peu plus souvent peut-être que le hasard ne l'avait prévu. Vous ne paraissiez pas vous en apercevoir, et moi, je m'émerveillais du miracle qui, de jour en jour, vous transformait.

L'amie laide, après plusieurs éclipses, disparut tout à fait. Je fus privé de votre rire, mais je suivais dans vos yeux brillants une flamme de malice décelant vos réflexions muettes.

Je vous regardais avec une admiration croissante, un peu à la dérobée, respectueusement, car vous étiez une jeune fille.

Vous aviez beaucoup grandi. Je vous découvrais plus d'assurance dans le port de tête, plus de grâce dans le mouvement. Quand vous vous dégagez pour chercher les vingt centimes du billet dans votre sac à main, je pensais qu'il vous fallait beaucoup de patience chaque matin pour polir aussi joliment ces ongles de corail pâle.

Vous possédiez plus de deux chapeaux. On les devinait choisis par vous seule, et, bien qu'ils fussent très coquets, vous les gardiez moins longtemps. Votre cheville était plus fine dans la soie. Juché sur un talon Louis XV, votre pied était plus petit. Je vous voyais de gentils costumes bien coupés, d'une élégance discrète, que vous portiez comme on sait le faire à Paris. Insensiblement vos cheveux s'éclaircissaient. Oh ! à peine : quelques fils d'or seulement quand vous m'apparaissez à contre-jour. L'agathe verte de vos yeux moqueurs, en devint d'autant plus verte. Et alors vous fîtes si ravissante que vous auriez pu vous dispenser d'avoir d'une pointe de fard le minuscule grain de beauté jouant à cache-cache au coin de votre bouche rose.

Je te rencontrais tous les jours et plusieurs fois par jour. De loin je voyais ton sourire, et ton sourire était pour moi seul.

Je m'asseyais à côté de toi en tramway, tout près. L'autre jour, dans la poche d'un pardessus que je donnais à un pauvre homme, j'ai encore retrouvé deux billets blancs l'un sur l'autre. Quand tu t'éloignais ma main sous ta fourrure complice, je sentais à ton doigt la bague bleue que j'ai portée, et, t'ayant quittée, je retrouvais ton parfum dans ma main vide.

Tu me disais gaiement les mille incidents de ta vie laborieuse, tes desirs, tes projets, avec l'air entendu d'une petite femme qui sait ce qu'elle veut et où elle va.

Je connaissais tes robes avant de les avoir vues. Nos choisissons ensemble tes chapeaux, tes voilettes, tes gants.

Les gens nous regardaient avec plaisir. J'étais fier de leur approbation.

C'était moi qui te parlais à l'oreille, dans le tramway, pour provoquer ton rire et cette indignation de tes yeux que démentait la moue charmante de ta bouche.

Je ne te regardais plus descendre, immobile dans mon coin. Je sautais à terre le premier pour te laisser la joie de tomber, comme par accident, lourde et riieuse, dans mes bras.

J'avais bien dix-huit ans ces jours-là. Tu n'en avais guère plus de quinze, toi que j'appelais "ma petite fille".

Je vous rencontrais encore, et nul ne remarquera sur nos visages l'imperceptible émotion née du choc de nos regards froids.

Si le hasard nous ramène face à face en tramway, sans doute affecterez-vous de vous déganter pour placer entre vous et moi, talisman tout neuf, l'alliance d'or qui nous sépare.

Quand le contrôleur passera pour percevoir le prix des places, fasse le Ciel que ce ne soit point l'un de ceux qui, par habitude, me tendraient deux billets au lieu d'un.

Vous baissez les yeux, je le sais. Je vous regarderai à la dérobée, inaccoutumé encore à vous voir une toilette, un chapeau inconnus. Nous serons plus étrangers l'un à l'autre qu'au temps où, ne vous connaissant pas, j'avais droit cependant à un peu de votre sourire.

Mais, si neutre que s'efforce de devenir votre regard, si fermée que soit votre bague, vous n'émousserez pas votre parfum préféré que je connais de se glisser jusqu'à moi, ni votre mémoire de rejoindre la mienne dans le passé où vous m'appartenez toujours.

Je vous regarderai descendre, immobile dans mon coin. Vous disparaîtrez dans la foule, vite, vite, et je déplierai un journal que je ne lirai pas.

André REUZE.

## LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior » depuis août 1914.

Quelques-unes peuvent encore être livrées. Demander rendit les « Excelsior » à nos bureaux.

**EVIAN** Goutteux **CACHAT** Rhumatisants  
Bau de Régime par excellence

ON DEMANDE Steno - Dactylographe accomplie, connaissant sténographie anglaise, Ecrite à M. HERY, 16, rue du Rocher.

# 5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

## LE PRÉSIDENT WILSON DÉCLARE AU CONGRÈS QUE LE BUT DE LA GUERRE EST ATTEINT

En ce qui concerne le ravitaillement, les États-Unis traiteront l'Allemagne de la même manière qu'ils secoururent la Belgique.

WASHINGTON, 12 novembre. — Le président Wilson, au milieu des acclamations de la foule, s'est rendu aujourd'hui au Capitole, où il a donné lecture des conditions de l'armistice, à la séance commune du Congrès.

Il a prononcé à cette occasion un discours dont voici les principaux passages :

« On ne peut pas mesurer maintenant les conséquences de ce grand événement. Nous savons seulement que cette guerre tragique, dont les flammes dévorantes se sont propagées d'un pays à l'autre jusqu'à ce que le monde entier fût en feu, est terminée, et que notre propre peuple a eu l'honneur d'y entrer au moment le plus critique, de telle manière et avec une vigueur telle qu'il a pu contribuer au grand résultat d'une façon dont nous sommes tous des plus fiers.

« Nous savons aussi que le but de la guerre est atteint, ce but que tous les hommes libres s'étaient assigné, et qu'il a été atteint si complètement que même à présent nous ne nous en rendons pas compte. L'impérialisme que concevaient les hommes qui, hier encore, étaient les maîtres de l'Allemagne est arrivé à sa fin, ses ambitions se sont abîmées en un sombre désastre. Qui cherchera maintenant à le faire revivre ?

« L'arbitraire puissance de la caste militaire de l'Allemagne, qui pouvait autrefois secrètement et de son seul arbitre troubler la paix du monde, est discréditée et détruite, et plus que cela, bien plus que cela, a été accompli. Les grandes nations qui s'associeraient pour la détruire se sont maintenant définitivement unies, dans le but commun de conclure une paix qui satisfasse le grand désir désintéressé de justice du monde entier, prenant corps en des arrangements qui sont basés sur quelque chose de beaucoup meilleur et de bien plus durable que les intérêts égoïstes et opposés des puissants États.

### La justice dans la victoire

Le président Wilson répond ensuite par avance à la requête du docteur Solf touchant le ravitaillement de l'Allemagne :

« Des mesures doivent être prises immédiatement pour organiser ces efforts de soulagement de la même manière méthodique qu'ils le furent dans le cas de la Belgique. Au moyen de l'emploi du tonnage inutilisé des Empires centraux, il devrait à présent être possible d'enlever la crainte de la misère totale à leurs populations déprimées, et de libérer leurs esprits et leurs énergies pour la grande et hasardeuse tâche de reconstruction politique qui se trouve devant elles de toutes parts. La faim n'engendre pas des réformes, elle engendre la folie, et tous les vils troubles qui rendent impossible une vie ordonnée.

M. Wilson n'est pas, en effet, sans éprouver quelque appréhension au sujet de la stabilité du nouveau régime allemand : « Les hommes réfléchis sont forcés de se demander avec quel gouvernement et avec quel genre de gouvernement nous allons traiter pour l'élaboration des conditions de paix.

« Investis de quelle autorité se présenteront-ils devant nous et avec quelle assurance que leur autorité sera permanente et maintiendra sûrement les arrangements internationaux que nous allons conclure ? Il y a ici matière à grande inquiétude et crainte. »

M. Wilson termine en affirmant que les peuples qui se sont libérés de l'arbitraire pourront compter sur l'aide des vainqueurs :

« Vaincre par les armes, ce n'est que faire une conquête temporaire ; vaincre le monde en gagnant son estime, c'est faire une conquête permanente.

### L'annonce de l'armistice à New-York

NEW-YORK, 12 novembre. — La nouvelle de la signature de l'armistice a été annoncée une heure avant la pointe du jour, par l'illumination de la statue de la Liberté qui avait été laissée dans l'obscurité depuis l'entrée de l'Amérique dans la guerre, et par le bruit des sirènes, des cloches et des canons.

### Le gouvernement allemand prie M. Wilson d'entamer les pourparlers de paix

LONDRES, 12 novembre. — Un radiotélégramme allemand adressé à M. Lansing à Washington dit :

L'armistice est maintenant conclu. Le gouvernement allemand prie le président des États-Unis de prendre les dispositions nécessaires pour entamer les pourparlers de paix.

Dans le but de les accélérer, le gouvernement allemand propose, avant tout, d'envisager la conclusion d'une paix préliminaire, et il demande à être informé quant au temps et au lieu où les pourparlers pourront être entamés.

Comme il y a un danger pressant de famine, le gouvernement allemand est particulièrement anxieux de voir les pourparlers commencer immédiatement.

SOLF.

### Les États-Unis suspendent l'appel sous les drapeaux

WASHINGTON, 12 novembre. — Les derniers appels sous les drapeaux ont été annulés. M. Baker, secrétaire d'État à la Guerre, a fait la déclaration suivante :

« J'ai suspendu tout nouvel appel d'hommes selon la loi du recrutement, et autant que possible tous les hommes qui ont été appelés et qui, à l'heure à laquelle, n'ont pas encore rejoint leur camp d'entraînement seront renvoyés dans leurs foyers.

### Le salut de George V à la France

A l'occasion de la signature de l'armistice, le roi George V a adressé au président de la République un télégramme dans lequel il salue le plus glorieux de tous les jours de l'histoire de France.

Dans sa réponse, M. Poincaré a déclaré que la France et l'Angleterre, ayant souffert ensemble, peuvent maintenant se réjouir à la pensée que leurs sacrifices n'ont pas été vains, et qu'elles ont bien servi l'une et l'autre la cause de l'humanité.

### Mézières pavoise

M. Gervais, préfet des Ardennes, vient de visiter Mézières, qui subit, dans la nuit du 10 au 11 novembre, le dernier bombardement systématique de l'ennemi. La ville est presque entièrement dévastée. La place de la Mairie, la citadelle, la préfecture, l'hôpital ont été particulièrement atteints. Cependant, Mézières a pavoisé sur ses ruines, et de tout son cœur elle fête la libération.

## LES ALLEMANDS REDOUTENT L'HOSTILITÉ DES ALSACIENS-LORRAINS

Ils demandent au commandement allié d'intervenir le plus rapidement possible.

Le haut commandement allemand a fait parvenir au début de l'après-midi d'hier au haut commandement allié un radiotélégramme ainsi conçu :

« La population française d'Alsace-Lorraine prend, sur certains points, une attitude hostile à l'égard des troupes allemandes en marche. Afin d'éviter des collisions regrettables, prière au gouvernement français d'exhorter au calme, par radiotélégramme, la population d'Alsace-Lorraine. »

### Une déclaration des plénipotentiaires

Les plénipotentiaires allemands ont rédigé la déclaration suivante au moment de la signature de l'armistice, et l'ont remise entre les mains du maréchal Foch :

Le gouvernement allemand s'efforcera naturellement d'aider de toutes ses forces à l'exécution des obligations imposées.

Les plénipotentiaires soussignés reconnaissent que, sur quelques points, on a, sur leur proposition, fait preuve d'un esprit conciliant. Ils peuvent, en conséquence, considérer les observations qu'ils ont remises le 9 novembre relatives aux conditions de l'armistice avec l'Allemagne et la réponse qui leur a été remise le 10 novembre comme faisant partie intégrale de l'ensemble de la convention.

Ils ne peuvent cependant laisser aucun doute sur le fait que notamment la brièveté du délai fixé pour l'évacuation ainsi que la livraison de moyens de transport indispensables menacent de provoquer un état de choses qui, sans qu'il y ait faute du gouvernement allemand ni du peuple allemand, peut rendre impossible de poursuivre l'exécution des conditions.

Les plénipotentiaires soussignés estiment, en outre, de leur devoir, en se référant à leurs déclarations répétées verbales et écrites, de signaler encore une fois avec la plus grande énergie que l'exécution de cette convention doit jeter le peuple allemand dans l'anarchie et la famine. Après les manifestations publiques qui ont précédé l'armistice, on devait s'attendre à des conditions qui, tout en donnant à nos adversaires pleine sécurité militaire, auraient mis fin aux souffrances des non combattants, des femmes et des enfants.

Le peuple allemand, qui, cinquante mois durant, a tenu contre un monde d'ennemis, maintiendra sa liberté et son unité en dépit de toute violence.

Un peuple de soixante-dix millions souffre, mais il ne meurt pas.

Suivent les signatures :

ERZBERGER, Von WINTERFELDT, R. OBERNDORFF, VANSELOW.

### Le kaiser serait interné à Arnheim

LONDRES, 12 novembre. — Le Daily Mail reproduit la dépêche suivante d'Amsterdam, 11 novembre :

« Le kaiser sera interné à Arnheim.

« On mande d'Arnheim que les soldats révolutionnaires allemands à la frontière déclarent qu'eux et les autres soldats avaient l'ordre strict d'empêcher le kaiser ou un membre quelconque de sa famille de s'enfuir en Hollande. »

### L'Autriche allemande sera une République démocratique

BALE, 12 novembre. — On mande de Vienne :

Le Conseil d'État de l'Autriche allemande présentera à l'Assemblée nationale, qui se réunit aujourd'hui, une motion d'après laquelle l'Autriche est une république démocratique, dans laquelle tous les pouvoirs publics relèvent du peuple.

## LES LIVRES

HISTOIRE DE TROIS GÉNÉRATIONS (1815-1918), par Jacques Bainville.

S'il y a plusieurs manières d'écrire l'histoire, la bonne en somme, c'est de la faire lire, c'est d'éviter l'ennui. C'est celle de M. Jacques Bainville. Il excelle à rendre actuelles, à rajeunir les époques les plus rigides, les plus décapitées. Et quelle histoire est plus poudreuse et plus oubliée que celle qu'il a entreprise de raconter et de commenter ? C'est assavoir notre histoire contemporaine.

Par le baccalauréat, les musées et la tragédie classique, nous sommes encore bons Grecs et bons Latins. Et nous sommes très bons Français pour toute la période illustre qui s'étend de Jeanne d'Arc à la chute de l'Aigle. Mais, pour la Restauration, Louis-Philippe, la Seconde République, Napoléon III... nous sommes tout à fait Iroquois. Ces grands âges, ces réconciliations, ces convulsions ont nos grands-pères furent les acteurs, ils sont plus loin de nous ils nous sont plus étrangers que les contemporains de Cicéron, de Rabelais, de Corneille ou de Mirabeau. Ce mépris est sacrilège... Maudite la nation, comme à l'enfant ingrat qui méconnaît ses aïeux !

Sur cette période, laborieuse et dédaignée, M. Jacques Bainville jette une lumière cordiale. Le siècle qui a mûri la plus grande guerre de tous les temps, et aussi la plus grande victoire, il le peint largement, en une sorte de panorama synthétique et coloré. A cette politique romantique dont Napoléon, repenti, se fit à Saint-Étienne l'évangéliste inattendu ; à la geniale plume lyrique des Hugo, Lamartine, Michelet... il oppose, impitoyablement, la rutilante, la réaliste politique classique. L'effort de démolir les fils — on pourrait dire les ficelles — des événements. A maints endroits de son livre curieux et substantiel, il éclaire le sort du monde à tenu d'un oui ou non prononcé dans le cabinet d'un chef d'État, d'un ministre, d'un député, sans doute, et préoccupé du bien public, mais soumis au préjugé politique régnant. Car toutes les époques ont leurs séduisantes erreurs. « Les hommes pensent d'abord, remarque finement l'auteur, et se déterminent ensuite d'après leur manière de penser. Et pourquoi l'importance de penser juste. Les erreurs des gouvernements et des peuples sont celles de leur esprit. »

On ne saurait mieux dire. Toutefois, c'est en le cas de rappeler l'opportunité heracée de l'Eglise. Les erreurs sont quelquefois salutaires. Dans le sassement éternel des idées, les générations qui se nourrissent de cette ivraie en moururent peut-être. Mais, le faisant, elles vanneront le front de notre bon pain. Leurs expériences malheureuses ont accru le champ pieux des recherches.

Au surplus, même dans ces crises, le peuple français conserve un bon sens éminent : l'histoire et les anecdotes de M. Jacques Bainville en témoignent. Il mêle, en effet, avec un agrément infini les souvenirs de famille aux sévères tablières d'histoire. Rien n'est plus significatif, à ce sujet, que l'histoire du grand-père de l'auteur, narmot en 48. Curieux de voir de près une révolution, il fit l'école buissonnière, et assista à la mort héroïque de Baudin. Renard au logis, son père lui troussa la jaquette. Et ce père exact, qui ne comprenait pas qu'on manquât l'école, même quand on changeait de régime, s'en fut habilement acheter des actions de chemin de fer... L'anecdote est significative ; elle est rassurante. L'école, la Bourse... le jour même des barriades... Oh ! nous ne sommes pas encore bolcheviks !

Par l'aisance familière du style, la piquante variété des tons, le nouveau livre de M. Jacques Bainville plaira au lecteur qui cherche l'amusement. Par l'importance des questions traitées et la gravité anxieuse des conclusions, il attachera le lecteur qui veut s'instruire.

Jean Jacques BROUSSON.

### Conseil des ministres

Les ministres, réunis hier en conseil, ont entendu un exposé fait par M. Borel d'un projet de loi ayant pour but de résoudre le problème agricole.

M. Loucheur a exposé les mesures prises et proposées pour assurer la continuité de la marche des usines en vue d'éviter le chômage.

Le Conseil a décidé de se réunir demain jeudi pour examiner les questions relatives à l'Alsace-Lorraine.

### A la commission de l'armée

Sur la proposition de M. Maurice Binder, la commission de l'armée a voté hier, à l'unanimité, des félicitations à M. René Renoult, son président, pour le discours qu'il a prononcé à la séance de lundi et dont la Chambre a voté l'affichage.

La commission a adopté, d'autre part, sous la forme suivante, la proposition déposée par M. Bracke à la séance de lundi : « Le président Wilson et la nation américaine, les nations alliées et les chefs d'État placés à leur tête ont bien mérité de l'humanité. »

M. Renoult rapportera devant la Chambre la proposition ainsi rédigée.

Ajoutons que la commission de l'armée est saisie, d'autre part, d'une proposition de résolution de M. Paul Puginès-Conti invitant le gouvernement à déposer un projet de loi ordonnant le transfert au Panthéon des cendres de Paul Déroulède.

### L'étude des questions d'Alsace-Lorraine

La sous-commission de l'armée chargée de l'étude des questions d'Alsace-Lorraine a ainsi constitué son bureau : président : M. René Besnard, vice-président : MM. Bonazet, le général Pédoya et Camille Picard ; secrétaires : MM. Bracke et Rameil ; rapporteur : M. Henri Gall.

### Le drapeau de Strasbourg

Le drapeau qui flotta sur la citadelle durant le siège de Strasbourg sera remis au général Mangin, lorsque ce chef rentrera à la tête de ses troupes dans la ville reconquise. Sauvé par un combattant de 1870, ce trophée est actuellement exposé à la section des infirmiers-brancardiers, rue du Bois-de-Boulogne.

### LE "TIP" remplace le Beurre

Ana. Pallier, 82, r. Rambuteau (2/45) 1/1213

## LA DERNIÈRE VILLE RECONQUISE AVANT L'ARMISTICE



LA RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE DE MONS DU GÉNÉRAL COMMANDANT LES TROUPES CANADIENNES  
C'est lundi, à 11 heures du matin, au moment même où finissaient les hostilités, que s'est déroulée cette émouvante cérémonie. Les Canadiens s'étaient emparés de la ville à l'aube. Mons fut la dernière cité reconquise avant que sonnât le « Cessez le feu »

Ayuntamiento de Madrid



